

LA FORÊT ET LE MILIEU NATUREL ET HUMAIN DE LA GUYANE FRANÇAISE

par Denis GROENE

*Ingénieur en Chef du Génie Rural
des Eaux et des Forêts*



Survol du massif forestier de Guyane.

SUMMARY

FRENCH GUIANA : FOREST, NATURE AND MAN

French Guiana consists mainly of a continuous rainforest, still in a wild state.

The rivers going directly to the Atlantic Ocean are independent of the Amazonian watershed. This country is under a tropical wet climate suitable for growing forests.

Inhabitants have always been very few, living mainly near the coast. The inside of the Department is more empty now than it was in the Amerindian times before European's arrival, or during the former century goldrush.

RESUMEN

EL BOSQUE Y EL MEDIO NATURAL Y HUMANO DE GUAYANA FRANCESA

La Guayana francesa se encuentra casi totalmente recubierta por el bosque denso húmedo, todavía en estado virgen.

Los ríos que desembocan directamente en el Océano Atlántico son independientes de la cuenca amazónica. Su clima es de tipo tropical húmedo y, por ende, perfectamente favorable para el desarrollo de los bosques.

El interior de la Guayana francesa está menos habitado aún que lo que estuvo en la época de los amerindios antes de la llegada de los europeos o durante los años de la fiebre del oro durante el pasado siglo.

LES GUYANES

Les Guyanes occupent, entre l'ORENOQUE, l'AMAZONE et ses derniers affluents de rive gauche, plus d'un million de kilomètres carrés, formant le rivage nord atlantique du continent sud américain. Partagées de l'est à l'ouest entre le BRÉSIL, le Département de la GUYANE Française, le SURINAM (anciennement Guyane Hollandaise), le GUYANA (anciennement Guyane Anglaise) et le VENEZUELA, les GUYANES constituent une série de bassins versants de fleuves côtiers s'écoulant dans l'Atlantique, distincts de l'énorme système de l'AMAZONE.

La continuité du manteau forestier des Guyanes n'est pas absolue, les zones de savane qui existent à l'intérieur concernent le Surinam et le Guyana. Quant aux savanes côtières, elles sont fort minces par endroits — notamment en Guyane Française et assez étendues en d'autres ; mais en bordure de la mer, la forêt reprend sa place sous forme d'une mangrove.

La continuité du manteau forestier des Guyanes, prolongé par celui de l'Amazone, recouvre en fait une grande variété de biotopes dont les constituants animaux et végétaux et encore plus les relations entre eux, restent très souvent mal connus — ou inconnus —. L'endémisme des espèces — notamment de la faune d'eau douce — est marqué. Quant à la forêt, il faut bien comprendre que la continuité avec le massif amazonien ne signifie pas que les forêts des Guyanes en fait partie ni lui sont semblables.

Outre l'appartenance à un système hydrologique différent, les sols, la répartition des espèces forestières, sans doute la climatologie, expliquent l'individualité des deux systèmes forestiers, contrairement à l'idée trop répandue, y compris dans les milieux informés, que la forêt guyanaise fait partie de la sylvie amazonienne.

Une autre idée fautive est que cette région du monde est un désert humain, dépourvu d'histoire et de préhistoire, la limite entre ces deux périodes correspondant à l'arrivée des Européens, au plus tard vers le ^{xv}^e ou ^{xvi}^e siècle.

Les populations préhistoriques de cette partie de l'Amérique du Sud ont laissé des traces discrètes, constituées notamment d'outils de pierre polie et de poteries à décors géométriques. Repérés de façon plus ou moins scientifique dans chacune des Guyanes, ces témoins ont été partiellement raccordés aux civilisations amérindiennes du Continent et des Antilles.

L'histoire précoloniale et coloniale qui a abouti à la répartition politique moderne a été marquée par des disputes, voire des combats localisés.

L'importance numérique des groupes humains concernés était, certes, faible, mais l'âpreté des conflits n'a rien eu à envier à ce qui s'est passé dans d'autres régions du monde. Lors de ces luttes et encore récemment, la forêt a été un obstacle pour les maîtres et les colonisateurs et un refuge pour les esclaves en fuite et les rebelles.

LA GUYANE FRANÇAISE

Approche géographique

Environ 90 000 km² — option communément admise, le chiffre de 83 500 km² est aussi avancé — sont restés français après quatre siècles d'histoire et au XIX^e siècle deux contestations territoriales avec les voisins hollandais et brésiliens, finalement arbitrées en défaveur de la Guyane Française, la première par le Tsar Alexandre III en 1891 et la seconde par la Suisse en 1900. Il existe encore un « contesté » franco-surinamien concernant des Iles du Maroni où vit un millier de noirs Paramaka.

La nature guyanaise fait souvent peur au Français métropolitain. Le mythe de l'Enfer Vert, l'histoire de l'Administration pénitentiaire et du bagne de Cayenne ont détruit l'Eldorado, le lac Parimé et la ville de Manoa, où l'or coulait à flots dans l'imagination de nos ancêtres. Lorsque Sir RALEIGH vint dans ces contrées au XVI^e siècle, déjà précédé et bientôt suivi d'autres aventuriers, les Français étaient présents à Cayenne, îlot rocheux dépassant des vases du littoral ; ces vases proviennent de l'embouchure de l'Amazone et sont translattées en vagues successives et mouvantes, jamais fixées, jusqu'à l'Orenoque.

Cette côte boueuse, domaine de la Mangrove elle-aussi sans cesse renouvelée vers la mer et décadente vers l'intérieur au fur et à mesure de l'apport des eaux douces, s'étend entre l'embouchure de l'Oyapock, à l'Est, et celle du Maroni à l'Ouest, sur 320 kilomètres de long.

Cayenne et les collines qui l'entourent sont des avancées des reliefs antécambriens, qui occupent tout l'intérieur de la Guyane. Cet intérieur s'enfonce jusqu'à 300 à 350 km de la Côte et commence, selon la largeur de la plaine côtière à un ou une dizaine de kilomètres du littoral. La plaine côtière est constituée de savanes peut être d'origine anthropique, sans grande valeur agricole et de marécages autrefois très localement mis en culture grâce à des systèmes de casiers installés en de rares sites privilégiés, protégés de l'eau de mer par des clapets de marée et irrigués par des apports d'eau douce provenant de l'arrière pays, grâce aussi à l'utilisation d'esclaves.

Les sols

Les sols des savanes formés sur des sables littoraux ou des alluvions de rivière ont été autrefois cultivés partiellement en canne à sucre ou en cultures vivrières ou d'exportation. Ils ont été épuisés sans doute de façon irréversible : en effet, le survol attentif en avion décèle

dans certaines savanes des images régulières, le plus souvent imperceptibles au sol, qui sont des traces d'occupations humaines dont l'identification restera sans doute largement incertaine : traces amérindiennes ou bien des premiers colons ?

A l'intérieur de la Guyane, les sols sont formés sur des roches très anciennes découpées par l'érosion en forme de bosses, comme une gigantesque « peau d'orange ». La pédogenèse dépend de la nature des roches (granite ou schistes), de l'hydromorphie et surtout des modalités du drainage à travers les sols. Leur rajeunissement est très rapide, du fait de l'érosion, dès que disparaît le manteau forestier protecteur.

Bref, ces sols sont fragiles, pauvres et acides. C'est dire les précautions dont il faut s'entourer si l'on souhaite substituer à la forêt primitive un autre système agricole ou forestier de mise en valeur de ces sols. C'est dire aussi que la fertilité de certaines stations tient soit à la présence de la forêt et de son humus, soit à des situations topographiques particulières, où des alluvions peuvent s'accumuler.

Cette fragmentation des possibilités édaphiques rend difficile l'extension de cultures mécanisées ou de grandes opérations forestières, comme celles qui ont été tentées avec un certain succès chez les voisins, sur des sols formés sur alluvions (riziculture et bananes sur polder au Surinam) ou plantation d'essences à croissance rapide sur terrains sédimentaires (JARI au Brésil).

Le climat

Le climat de type équatorial (la Guyane française est comprise entre le 2^e et 6^e degré de latitude Nord) est caractérisé par la rareté des vents violents, par la monotonie des températures autour d'une moyenne annuelle de 26° et par la forte humidité permanente : 80 à 90 %.

Les précipitations sont les plus fortes en Mai, les plus faibles en Octobre, avec un « petit été de Mars » variable selon les années. Il y a donc une saison des pluies de 9 mois, du 15 Novembre au 15 Août interrompue par un intermède plus ou moins sec, et une saison sèche du 15 Août au 15 Novembre, avec parfois de véritables sécheresses sur le littoral.

Les pluies sont le plus souvent intenses, laissant entre elles des périodes très ensoleillées ; 20 à 30 jours de pluie par mois sont fréquents pendant la saison humide, mais le total mensuel est atteint en seulement 75 à 110 heures de précipitations. Celles-ci ne revêtent la forme de crachin, qu'entre Mai et Juin, encore ne s'agit-il pas de la règle générale.

La variabilité pluviométrique est très grande d'une année à l'autre ; l'ordre de grandeur de la variation sur

la côte est de 1 500 mm/an les années sèches à plus de 4 000 mm/an les années très pluvieuses. Elle est de même ordre à l'intérieur, avec des valeurs absolues moins élevées. Le climat y évolue en effet de façon classique vers la continentalité et il subit les influences d'exposition ou d'abri du relief, même si la hauteur de celui-ci est le plus souvent modeste : les « montagnes » du centre de la Guyane culminent à 800 mètres, celles des environs de Cayenne à 300 mètres. En certaines stations, la pluviométrie de certaines années atteindrait 6 000 voire 8 000 mm.

La moyenne interannuelle 1956-1976 évolue ainsi de plus de 4 000 mm entre KAW et ROURA, à moins de 2 000 mm au centre du Triangle SOPHIE, GRAND SANTI, MARIPASOULA.

La végétation

Sur la majeure partie de la Guyane, la forêt est vierge et même si l'avion rend de grands services, les voies d'accès vers l'intérieur sont encore de nos jours les rivières. Elles ont été bien plus intensément parcourues du temps de la quête de l'or qu'actuellement, même si à l'époque, la navigation était manuelle. Il n'en reste que quelques points d'accostage, souvent retournés à la forêt, et l'exploitation des arbres n'y a jamais été systématique ni intense, en vue d'un commerce. Sur les grands fleuves et surtout ceux des frontières, animés par les trafics entre pays, des villages de quelques dizaines de familles sont essaimés au centre de clairières parcourues par des cultures itinérantes. Sur la côte, les concessions forestières ne s'enfoncent guère à plus de 50 kilomètres et les volumes enlevés, s'ils modifient la composition du peuplement, ne compromettent pas la continuité du couvert.

La manifestation la plus impressionnante de cette virginité de la forêt est l'écoute de la chute d'arbres isolés, au hasard de leur vieillissement et des rares souffles de vent. Ce phénomène est fréquent dès que l'on pénètre à l'intérieur, au-delà des dernières concessions forestières. La forêt dense équatoriale ombrophile sempervirente couvre 97,7 % de la Guyane.

Il faut laisser son imagination rêver sur ce chiffre. « La Guyane, encore jamais soumise à d'importantes dégradations humaines, est ainsi une vaste réserve naturelle où l'équilibre fragile des écosystèmes, jusqu'à présent préservé, offre des perspectives scientifiques et touristiques exceptionnelles et devenues rares, de nos jours, en milieu intertropical » (J. J. de GRANVILLE - 1978).

Les hommes

Les amérindiens

Les populations amérindiennes autochtones ont commencé à décroître dès les premières implantations euro-

péennes en Guyane, davantage du fait des maladies que des exactions. On a, de cette dépopulation des Indiens des témoignages précis et anciens : observé sur le littoral dès 1666, ce phénomène atteignait la proportion effrayante de moitié depuis le début de ce siècle. Bientôt le gouverneur FEROLLES entreprend de rechercher de la main-d'œuvre indienne servile (1704), ce qui lui vaut la défaveur du Roi, informé par les Jésuites.

Le colportage vers l'intérieur de la Guyane devait débiter vers cette époque, et les récits des voyageurs manifestent déjà le dépeuplement de l'intérieur des terres. La variole apparaît à Cayenne vers 1714 y tuant dès la première épidémie 400 noirs et 1 200 indiens. Trois siècles passent...

À l'intérieur, les groupements, réduits vers 1960 où 4 ou 500 individus sont les restes d'une migration venant du Brésil au début du XIX^e siècle, et évaluée à 10 000 personnes.

Les tribus de l'Oyapock, estimées à près de 15 000 personnes en 1675 ont été anéanties en un siècle et demi.

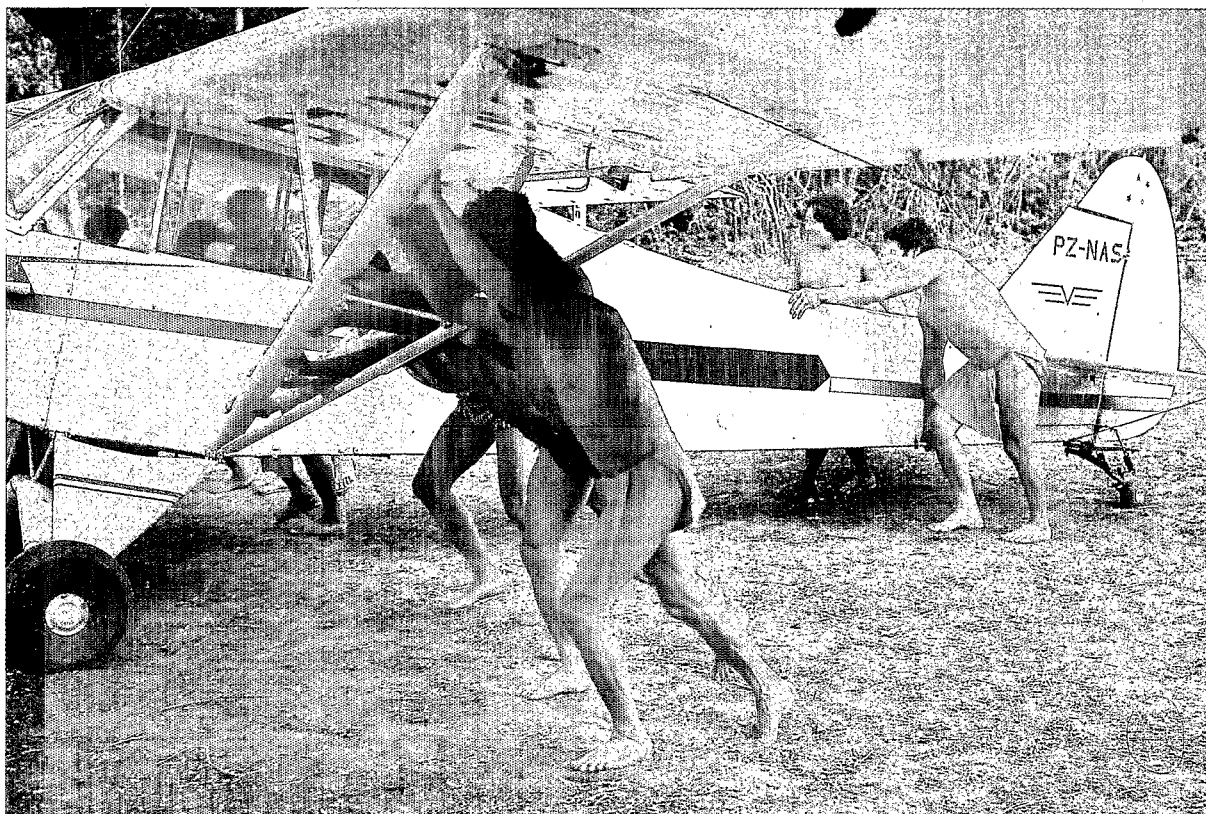
De nos jours, l'isolement géographique des indiens de l'intérieur, soustraits au tourisme, mais sérieusement suivis sur le plan sanitaire, a abouti à un renouveau démographique. Malgré cette malheureuse Histoire des Indiens, leur civilisation a légué à ses destructeurs plus ou moins conscients, un mode de vie fondé sur une agriculture itinérante et une alimentation à base de manioc, qui restent encore de nos jours tout à fait adaptés au genre de vie requis par le milieu forestier guyanais.

L'orpaillage et le bagne

Deux épisodes malheureux ont marqué l'histoire guyanaise au XIX^e siècle et au début du XX^e siècle : celui de l'installation de l'Administration pénitentiaire et celui de l'Orpaillage. Tous deux ont contribué à créer des structures sociales et commerciales artificielles, très peu favorables à un développement raisonnable de l'économie locale. Tous deux ont concerné des effectifs énormes, en regard de la population de la Guyane : l'orpaillage à certains moments a attiré 25 000 personnes à l'intérieur du pays, qui aujourd'hui n'abrite pas 2 à 3 000 personnes et la population pénitentiaire a transporté 70 000 individus en moins d'un siècle, entre 1853 et 1945, disparus sans laisser de traces, tous morts ou évadés ; ces chiffres doivent être rapprochés de l'effectif de la population de la Guyane qui n'a que récemment dépassé 50 000 habitants.

Sur le plan forestier, l'orpaillage n'a rien apporté ni sans doute rien détruit à l'intérieur du pays. Faut-il citer à son actif une toponymie pittoresque, qui égaye la carte de noms de lieux aujourd'hui déserts et repris par la forêt : Espérance, Petit Paradis, crique Nouvelle France, Dieu-merci, Perdu Temps, Morpion et Crique Absinthe ?

Il reste à Saül et Saint-Elie, deux communes de l'intérieur, d'anciens orpailleurs originaires des Antilles anglaises, constituant des pôles humanisés de quelques familles.



Sur un aérodrome de fortune, entre Saül et Sophie.

Conséquence de la pénétration dans l'intérieur de la Guyane du fait de l'orpaillage, l'exploitation de bois de rose en vue de la distillation de son essence, à partir de 1910-1920, sur l'Approuague.

Le nom de Jean GALMOT, héros politique et populaire, immortalisé par « Rhum » de Blaise Cendrars, est attaché à cette activité qui fut quelques années assez prospère.

Plus passagère fut la vogue du Balata.

L'affairisme de cette époque, attaché aux profits rapides sans trop d'investissements, ne pouvait envisager d'immobiliser trop d'argent dans une industrie forestière. Tout au plus, servit-il à faciliter les débouchés d'un artisanat développé sur les placers, débitant quelques grumes de beaux bois. Cet esprit artisanal, exploité par le commerce, a longtemps marqué ces professions forestières vivant de cueillette, plutôt que de récolte, de gomme, de bois ou d'essence.

L'Administration pénitentiaire a certainement eu le souci d'utiliser les ressources forestières de la Guyane : elle disposait d'une scierie mue par la vapeur à Cayenne et d'une douzaine de chantiers forestiers fournissant en sciages et charbon de bois le Département, mais empêchant par leur activité le développement d'initiatives privées dans ce secteur.

Un ou des ateliers de menuiserie de l'Administration pénitentiaire ont existé, puisque l'on retrouve des meu-

bles de cette époque, en bois de Guyane, construits selon des modèles européens et recopiés en petites séries acquises par la bourgeoisie locale ou par les employés de l'Administration pénitentiaire avant leur retour en Métropole.

Les noirs réfugiés

(Bush negroes, ou Bosch en Guyana ou au Surinam)

Les noirs réfugiés, surtout nombreux au Surinam, évadés des plantations où ils étaient esclaves, ont reconquis les armes à la main leur autonomie. Saramacas et Djukas ont ensuite migré en Guyane Française pour servir de canotiers sur les rivières pendant l'orpaillage. En Guyane Française, le même processus identifiait les noirs Bonis.

En 1976, on estimait les effectifs de noirs réfugiés en Guyane à plus de 5 000 dont 1 500 Bonis, 500 Saramakas et 2 300 Djukas, plus un millier de Paramacas sur les Iles contestées du Maroni. Cet effectif, comparé à celui de 1961 (1 732 personnes), indique un accroissement rapide dû à la natalité, mais aussi à la perméabilité des frontières et aux migrations que les récents événements du Surinam ont accélérées.

Bien adaptés au travail salarié temporaire sur les rivières ou les chantiers de forêt, ces populations sont des auxiliaires précieux pour les exploitants, les gestionnaires

et les chercheurs forestiers. La reconnaissance empirique des bois, la vie itinérante en forêt et l'activité des chantiers dépendent en grande partie de ces personnes.

Les Noirs réfugiés cultivent, outre le Manioc comme les Indiens, le riz de montagne et leur agriculture sur brûlis commence à poser problème là où la population s'agglomère en gros villages.

Enfin, les Noirs réfugiés ont hérité de leurs anciens maîtres, avant de les fuir, des techniques de travail du bois appliquées à un décor géométrique utilisé sur les canots et les façades des maisons. Les pirogues monoxyles ouvertes au feu ont des formes adaptées à la vitesse ou à la charge, et toujours très esthétiques et hydrauliquement efficaces.

Les Européens et la forêt guyanaise

En 1961, AUBREVILLE écrivait (BFT n° 80) : « cette forêt est pratiquement inexploitée et inconnue, à l'exception de petits secteurs sur ses bords, notamment autour des deux seules petites villes qui méritent ce nom Cayenne... et Saint-Laurent. Cependant elle a été pénétrée partout... La forêt de l'intérieur reste invisible à ceux qui la traversent car, ne se déplaçant qu'en suivant rivières et criques, ils ne peuvent en voir que les rives... Pour « voir » vraiment la forêt, il faut quitter son canot et ouvrir des layons... L'intérieur n'est pas prospecté ».

Cependant les connaissances sur la flore guyanaise remontent au XVIII^e siècle. Citons encore AUBREVILLE : « Les travaux sur la flore guyanaise ne manquent pas. Il en est un surtout, prestigieux par son ancienneté, son importance, le nombre et la qualité des illustrations « l'Histoire des plantes de la Guyane Française » de FUSEE-AUBLET, 4 volumes publiés en 1775. Il contient la description de nombreux genres d'arbres décrits et nommés pour la première fois par AUBLET... Peu de pays tropicaux avaient vers 1775 des flores équivalentes... Malheureusement, peu de progrès furent accomplis après lui dans l'étude de la Flore. Il faut arriver à notre époque pour lire de nouveaux ouvrages : celui de R. BENOIST sur « Les Bois de la Guyane Française » (1933), la « Flore de la Guyane » de LEMÉE (1955)..., différentes fiches publiées par le CTFT dans 'Bois et Forêts des Tropiques' et enfin le dernier en date 'Essences forestières de Guyane' (1960) par P. BENA, ancien Chef du service forestier de la Guyane française, publié par le Bureau Agricole Forestier Guyanais... M. BENA avait récolté plus de 1 500 numéros d'échantillons relatifs à 350 essences forestières. »

Ce Bureau Agricole et Forestier de la Guyane (BAFOG) a été le premier organisme à se consacrer sérieusement à la recherche forestière. Il faut mettre à l'actif du BAFOG — et du service forestier — des recherches expérimentales sur l'accroissement des plantations dont certains placeaux sont toujours existants à Saint-Laurent du Maroni et dont les archives ont été récemment dépouillées par GAZEL (ONF-Cayenne).

Le BAFOG, de 1952 à 1957 a ainsi procédé à des sondages sur des placeaux de 2 500 ha situés dans les

régions de Saint-Laurent et de Cayenne, afin d'inventorier la forêt et d'estimer le volume des essences commercialisables. Il a également rassemblé des connaissances sur le comportement en pépinière d'un grand nombre d'essences locales. Mais aucun résultat positif n'est sorti des plantations réalisées sur abattis ou en layons, car trop dispersées et trop limitées.

L'ONF, installé depuis 1965, à la suite du Service forestier de la Guyane française, stimulé par la politique ambitieuse élaborée en 1975 pour l'implantation d'industries papetières, a entrepris en 1978 un important programme d'expérimentation où l'accent est mis sur la protection et la régénération de la forêt naturelle, en même temps qu'étaient installées des plantations d'essences à croissance rapide.

L'Histoire de l'exploitation forestière, hors les épisodes du Balata et de l'essence de Rose, n'a jusqu'à 1960 concerné que le marché local fort restreint puisque concernant quelques dizaines de milliers d'habitants. On peut affirmer cependant qu'au XVIII^e siècle, les bois de Guyane étaient mieux connus et utilisés par les menuisiers et ébénistes des grandes villes portuaires de l'Ouest de la France qu'à l'heure actuelle. C'est en 1960 que la forêt guyanaise a, une première fois, fait l'objet d'un début de réalisation de projets grandioses : des exploitants forestiers d'Afrique ont vu la Guyane comme une position de repli au moment des Indépendances. La production guyanaise de grumes après avoir atteint 70 000 m³ en 1966, retombait en 1971 à 25 000 m³ environ, les exploitations forestières d'Afrique ayant redémarré plus libéralement que du temps de la « Colonie » et les exploitants en ayant repris le chemin.

En 1975, la forêt guyanaise attirait l'intérêt de groupes industriels nord américains (Parsons et Whitemore, International Paper Company) dont les projets et leurs suites sont développés dans l'article de MM. VALEIX et MAUPERIN.

C'est à ce moment-là, dans les années 1975-1980, que les pouvoirs publics ont enfin compris la nécessité, exprimée depuis longtemps par les responsables locaux, d'une recherche agronomique adaptée et présente en Guyane : la forêt n'a pas été négligée, car les moyens de l'Office National des Forêts ont alors été très significativement renforcés et la conduite de la Recherche forestière confiée au Centre Technique Forestier Tropical, selon des programmes fixés par les Pouvoirs Publics.

Principaux documents consultés

- Atlas de Guyane CNRS-ORSTOM (1979).
- J. M. HURAUULT. — Français et Indiens de Guyane (1972).
- Michel LOHIER. — Les grandes Etapes de l'Histoire de la Guyane Française (1498-1968).
- Docteur A. HENRY. — La Guyane Française. Son histoire 1604-1946 (1974).
- AUBREVILLE. — Aperçus sur la Forêt de la Guyane Française. BFT n° 80 (1961).
- J. C. LEFEUVRE. — Présentation de la Guyane (Colloque de l'INRA n° 24).
- Jacques PERRET. — ROUCOU, Blaise CENDRARS. — RHUM, Albert LONDRES. — AU BAGNE.